

CONCLUSION

Cette recherche s'est organisée en quatre temps au cours desquels nous nous sommes efforcé de mettre en évidence les enjeux psychiques de l'emprise.

Nous avons d'abord essayé de faire le point sur la littérature consacrée directement ou indirectement à la question de l'emprise. En accordant une place spécifique aux travaux de I.HERMANN et J.BOWLBY nous avons voulu marquer l'enjeu épistémologique de cette problématique. Le relatif désintérêt des psychanalystes pour la question se double en effet d'une incertitude théorique.

Ni I.HERMANN ni J.BOWLBY ne développent explicitement la notion d'emprise mais nous défendons l'idée que l'instinct de cramponnement et les conduites d'attachement sont directement dérivées du travail de l'emprise.

P.FEDERN désigne, à travers le concept de frontières du moi, un mode d'organisation topique et économique déployé à partir des processus appropriatifs. L'hypothèse des frontières du moi autorise en effet l'abord de la question des appartenances et des possessions. L'emprise est à l'oeuvre dans l'appropriation transitive et réfléchie mais aussi et surtout dans le travail d'auto-appropriation représentatif. Elle forme le vecteur de la subjectivation.

En d'autres termes, cramponnement, attachement et frontières du moi constituent les thèmes par lesquels l'emprise a été occultée dans la théorie analytique.

I.HENDRICK est le premier analyste à interroger directement l'emprise dans une perspective non pathologique mais ses travaux n'ont pas eu, à notre connaissance, de prolongement direct.

En focalisant notre attention sur la littérature de langue française, nous avons observé un relatif désintérêt des chercheurs jusqu'au début des années quatre-vingt. Mais en regardant les textes d'assez près on s'aperçoit que certains travaux interrogent l'emprise sans la nommer. Les recherches de P.MARTY et M.FAIN (1955) ou de P.LUQUET (1962) forment d'importantes contributions à l'élaboration de cette question dans la théorie psychanalytique. L'emprise est en jeu de manière centrale dans les relations d'objet et le processus identificatoire.

R.DOREY montre, dès 1981, que les relations d'emprise ont pour but l'annulation de toute différence et la mise en oeuvre d'une forme de parasitage psychique. Toute une série de recherches envisagent l'emprise dans son articulation avec l'idée d'un deuil impossible ou d'une perte irreprésentable. En proposant la mise en travail du couple "emprise-maîtrise" R.DOREY ouvre la voie à des approches centrées sur les destins de l'emprise.

Les travaux respectifs de G.MENDEL et R.ROUSSILLON oeuvrent, dans leur champ propre, dans cette direction. Que l'emprise soit désignée comme "actepouvoir" ou connectée au médium malléable, sa fonction de "formant" psychique est désormais envisagée.

L'emprise est en lien avec l'altérité et le deuil. Mais ce "déli" possède un caractère passionnel qui nous oriente du côté de l'origine du sujet. L'emprise serait un écho du "big bang" psychique.

La mise en oeuvre du couple "emprise-maîtrise" avancée par R.DOREY autorise l'hypothèse d'un travail de l'emprise dont les

fonctions psychiques couvrent des champs multiples : identification, savoir, création.

Il est possible, dans ces conditions, de s'étonner du peu de place accordé à l'emprise jusqu'à ces dernières années. Trois facteurs semblent combinés pour rendre compte de cette "mise en quarantaine".

Le premier, connecté à l'ensemble des travaux consacrés aux nourrissons, prend en compte l'impact des recherches de J.BOWLBY. La notion d'attachement supplante en effet le concept d'emprise. Mais la perspective de J.BOWLBY se situe résolument en dehors de toute métapsychologie. J.BOWLBY ne dit rien de l'emprise et construit son système sur le flou relatif à ses enjeux théoriques.

Le second facteur est lié à la place complexe du concept dans l'oeuvre de FREUD. On peut en effet repérer plusieurs théories explicites ou implicites difficiles à cerner et à situer dans l'un ou l'autre des dualismes pulsionnels.

Le troisième facteur, envisagé dès 1981 par R.DOREY, concerne l'histoire de la technique psychanalytique. Nous formons l'hypothèse que le concept d'emprise figure, au niveau théorique, la "mémoire" des pratiques suggestives et hypnotiques.

Nous essayons de cerner le destin du concept d'emprise chez FREUD dans la deuxième partie.

Plusieurs positions explicitement variables sont repérables entre 1905 et 1929. Dès les "Trois essais" FREUD avance deux conceptions que nous désignons comme "emprise secondairement sexualisée" et "emprise sexuelle". Il propose en même temps le concept d'anastomose qui suppose une fusion des différents courants en jeu : pulsions partielles arrimées à l'objet et autoérotismes d'une part, motions "cruelles" et motions sexuelles d'autre part. Nous supposons que l'emprise est d'emblée en lien avec ce que

FREUD désigne comme cannibalisme dans le processus de découverte de l'objet. En d'autres termes l'emprise est relative à la "naissance psychique" et au processus de différenciation. Cette perspective, qui accorde à l'emprise une fonction centrale dans le développement psychique, semble passer au second plan dans les recherches ultérieures.

Nous observons toutefois son étroite connexion avec le champ du "savoir". Les textes intermédiaires de la période 1905-1915 développent la question de l'emprise dans des dimensions variées. L'article de 1911 sur les deux principes présente, de ce point de vue, l'éventail des destins de l'emprise. L'idée de cramponnement, explicitement avancée dès 1905 et reprise en 1911, problématise la question de l'appareillage de l'emprise et de ses destins psychiques tels qu'ils seront développés en 1923 et 1926.

Une deuxième conception de l'emprise est repérable à partir de 1913 et 1915 en lien avec le stade sadique-anal. Présentée comme une "poussée" contemporaine de l'analité l'emprise est un mouvement possessif. C'est dans cette ligne que la notion est introduite par B. GRUNBERGER. FREUD mentionne également les "services auxiliaires importants" et les connexions avec la sublimation. Cette fonction nous permet d'une part de développer l'idée d'anastomose avancée en 1905 en proposant un processus d'auto-saisie équivalent à l'autoérotisme, et d'avancer d'autre part l'hypothèse d'un travail de l'emprise.

L'emprise apparaît donc doublement vectorisée vers le dedans et vers le dehors. Les textes de 1907 et 1910 sur les théories sexuelles et Léonard de VINCI, combinés à ceux de 1915 et 1917 sur les névroses de transfert et le deuil offrent, de plus, l'occasion d'interroger l'emprise en lien avec la notion de perte. L'emprise formerait la trace d'une perte originelle. Elle jouerait un rôle important dans le travail de deuil et serait à l'oeuvre sous forme d'auto-emprise "folle" ou de "triomphe"

dans le processus mélancolique.

FREUD bouleverse la théorie et avance la connexion étroite entre emprise et pulsion de mort en 1920. Mais "Au-delà du principe de plaisir" se présente aussi comme modèle paradigmatique du travail de l'emprise. Cette double lecture du tournant de 1920 rend compte des travaux ultérieurs relatifs à l'emprise.

La connexion emprise-pulsion de mort est constamment affirmée mais on observe la mise en oeuvre d'un appareillage psychique. Cette hypothèse permet d'avancer un certain nombre d'arguments susceptibles de rendre compte du traitement "latent" de la question de l'emprise. La question "traumatique" est en effet au centre du travail de l'emprise : traumatisme de la perte, de la séparation, comme dégagement de l'emprise du maternel. Cette perte forme par ailleurs le creuset de l'organisation psychique et les travaux de la période 1921-1938 semblent maintenir, en dialectique avec la connexion emprise-pulsion de mort, une visée relative à l'objet maternel.

Les travaux de FREUD soutiennent donc l'hypothèse d'une pluralité de destins psychiques de l'emprise et sa mise en travail au service du principe de plaisir. Cette perspective suppose une interrogation sur la pulsionnalité de l'emprise.

Nous abordons la question dans la troisième partie. En nous plaçant résolument dans la ligne de 1915 nous formons l'hypothèse que l'emprise représente le facteur poussée de la pulsion. Elle ne désigne pas une pulsion en tant que telle mais conditionne la réalisation du but pulsionnel. L'emprise constitue, de ce point de vue, une véritable entreprise psychique.

Nous proposons la mise en oeuvre du travail d'emprise sur deux plans conjoints. Emprise transformatrice et emprise introjective. L'emprise transformatrice a pour tâche de transformer l'environnement de façon à réunir les conditions de la satisfaction. L'emprise

introjective sous-tend le processus
 identificatoire.

L'emprise s'exerce en relation avec la double butée de l'objet. La première butée est relative à l'expérience de satisfaction. La seconde est celle d'une forme de "résistance", alliant compacité et "refusement". La dialectique entre le travail d'emprise et la double butée de l'objet organise la boucle rétroactive initiale susceptible de rendre compte, ultérieurement, d'un certain nombre de pathologies du travail d'emprise. Nous proposons plusieurs illustrations cliniques de ces phénomènes.

La place spécifique du concept dans la théorie psychanalytique est traitée dans un chapitre relatif d'une part à l'histoire des pratiques et d'autre part au dispositif de la cure..

La dernière partie est centrée précisément sur le travail de l'emprise et ses destins. La lecture du premier conte publié par Guy de MAUPASSANT est l'occasion de montrer comment l'emprise organise à la fois l'appareillage psychique et le travail d'écriture. Le texte de MAUPASSANT se présente comme le compte rendu clinique d'une expérience de dépersonnalisation. En observant l'échec du travail d'emprise dans ses fonctions de saisie et de transformation en direction de l'objet maternel nous proposons quelques hypothèses sur le rôle joué par l'héautoscopie tant dans la vie de l'écrivain que dans son oeuvre. Ce trouble spécifique est interprété comme une forme d'échec du travail d'emprise introjective.

Essayons de résumer les différents facteurs rencontrés au cours de cette recherche.

Nous avons proposé quatre pôles pour organiser notre réflexion : pratique analytique, originaire, théorie et travail. Ces "carrefours" relèvent de niveaux différents mais ils dessinent et jalonnent la question de l'emprise.

Commençons par la pratique. L'histoire de la psychanalyse, telle que nous l'avons rapidement tracée à travers les textes de FREUD, met au premier plan un renversement et un enfouissement. Les pratiques de la suggestion puis de l'hypnose migrent et se diluent dans le dispositif de la séance d'analyse. Le regard, la main et la bouche du praticien organisent métaphoriquement le cadre. La main ne touche plus mais se déploie "dans" le divan qui porte et les murs qui contiennent. Le regard se déplace dans une attention flottante qui ne fixe plus mais accomode souplement. La bouche n'émet plus d'ordre. La règle fondamentale, même non édictée explicitement, appartient désormais au cadre. Tout se passe comme si l'appareil d'emprise du thérapeute, directement sollicité dans les pratiques de suggestion ou d'hypnose, se transformait d'appareil à influencer en appareil à contenir et à interpréter. Cette sorte de dérivation implique l'indécidabilité du cadre qui est autant celui de l'analyse que de l'analyste.

L'effet le plus marquant consiste, du côté du patient, en une déflexion d'emprise. Le dispositif divan-fauteuil produit une tentative de saisie particulière de l'analyste par le patient. L'objet dérobé de face entraîne une dépression d'emprise expérimentale. Le désaisissement induit alors un double mouvement. Le cadre, le décor et les éléments concrets invariants qui représentent les appartenances de l'analyste sont investis. Au plan arrière le mouvement transférentiel qui recevra une réponse interprétative, cherche à transformer et saisir l'analyste dans une sorte d'emprise autorisée et induite par le cadre.

Le transfert, entendu ici comme travail d'emprise transformatrice et introjective, met en oeuvre les traces mnésiques de la satisfaction et les représentations d'objets. Tout se passe comme si le patient cherchait alors à saisir, à travers l'analyste en position d'inconnu arrière, ce qui lui fait défaut au-dedans de sa réalité psychique.

Certaines configurations n'autorisent pas la mise en travail de l'emprise étayée sur ce dispositif. Le face à face maintient l'objet d'emprise frontal et la réponse, strictement verbale dans le dispositif classique, engage désormais les mimiques et les gestes de l'analyste. Ces situations, comme celles qui relèvent du psychodrame psychanalytique, mettent au premier plan une difficulté relative à la boucle entre travail d'emprise et trace de l'expérience de satisfaction.

On peut envisager certaines organisations psychopathologiques comme l'anorexie mentale ou les psychoses infantiles sous l'angle d'une faillite du travail de l'emprise transformatrice et introjective en lien avec la double butée de l'objet. Les discussions relatives au cadre et particulièrement à la durée de la séance pourraient également inclure la notion d'emprise nécessaire au travail psychanalytique.

L'incertitude relative du concept d'emprise au niveau théorique relève de deux niveaux d'analyse.

Le premier, directement lié à la pratique psychanalytique, suppose que l'emprise forme une trace ou un reste des pratiques hypnotiques et de suggestion. Associée à la domination et à l'influence l'emprise formerait une sorte de noyau dur de la pratique psychanalytique, sa face cachée ou sa zone d'ombre.

La place complexe de l'emprise dans la théorie psychanalytique relève aussi d'un autre point de vue. Elle est le plus souvent définie comme un avatar de la pulsion de mort. En interrogeant la façon dont elle est introduite en 1920 il semble possible de problématiser le concept de pulsion de mort à partir de l'impensé théorique de l'emprise. Tout se passe comme si l'incertitude relative à la place de l'emprise débouchait sur une "fixation" dans et par la pulsion de mort. Proposer, à la suite de R. BARANDE, que la représentation de la mort vient contre-investir, au plan théorique, un

voeu matricidaire et incestueux, constitue une première approche mais n'est sans doute pas suffisant. Il est nécessaire d'interroger l'emprise elle-même, ses conditions d'émergence et ses destins psychiques, à partir des traces mnésiques de la satisfaction.

Si on essaie d'aller au-delà des contingences personnelles relatives à l'histoire de FREUD, on ne peut qu'être frappé par le fait que le concept de pulsion de mort prend naissance, en 1919 et 1920, sous l'emprise du maternel. Quand on examine rapidement les deux dualismes pulsionnels on remarque que l'introduction des pulsions d'auto-conservation fait une sorte d'avant-coup, dès 1905, à l'arrivée du concept de pulsion de mort. Il semble qu'on puisse soutenir que c'est faute d'avoir suffisamment considéré l'emprise dans sa composante de poussée et d'actualisation que l'infléchissement de 1920 est possible.

Dans cette perspective il est possible de repérer dans l'oeuvre de FREUD un certain nombre de constantes relatives à "l'émergence" de l'objet qui font directement ou indirectement référence aux relations précoces.

Cette voie nous amène à proposer des formulations qui se rapprochent des travaux kleinien mais étayées sur la prise en compte de l'emprise. On peut se demander si les fantasmes de destruction du sein ou l'envie ne sont pas formulables dans les termes de l'emprise transformatrice et introjective. La notion d'appareil d'emprise introduite par FREUD dès 1905 formerait la base d'une approche spécifique des premiers développements. Cette perspective nous rapprocherait des vues de P.AULAGNIER sur l'objet-zone complémentaire. Ces hypothèses ne sont qu'esquissées et mériteraient une investigation spécifique. Elles étayent la nécessaire problématisation de l'emprise en lui donnant la place théorique qui lui revient.

Cette place tient aux deux derniers pôles que nous avons examinés : le travail et l'originaire.

En proposant l'hypothèse d'un travail de l'emprise nous n'avons fait que reprendre les indications explicites ou implicites de FREUD.

Plusieurs éléments viennent à l'appui de cette position. Le fait, d'abord, que FREUD introduit l'emprise en 1905 en l'accolant avec un appareil. Ce terme est toujours, chez lui, connecté à l'idée de travail. L'incertitude, ensuite, relative à la pulsion d'emprise, placée tantôt du côté de l'auto-conservation et tantôt du sexuel partiel, indique que l'emprise est à l'oeuvre aussi bien dans la relation d'objet externe que dans la constitution de l'objet interne. En assurant les conditions objectives de la satisfaction et en "appareillant" la psyché, l'emprise effectue un double travail transformatif et introjectif. Elle qualifie un ensemble vectorisé, voir, savoir et cruauté, susceptible de transformations dans le cours du développement.

En supposant que l'emprise constitue la nécessaire réalisation de l'expérience de satisfaction nous lui retirons son caractère pulsionnel. L'emprise qualifie la poussée et la mise en oeuvre de la satisfaction. La question, dès lors, ne se pose plus de savoir si l'emprise relève de tel ou tel mode pulsionnel. Si l'on se réfère à la définition donnée par FREUD en 1915 le but de la pulsion est toujours la satisfaction c'est-à-dire l'apaisement. La tâche de l'emprise consiste à trouver l'objet en consonance avec les traces mnésiques.

L'entreprise psychique qu'est l'emprise suppose nécessairement une saisie, une immobilisation et une transformation de l'environnement. Les transferts d'investissement "en emprise" peuvent rendre compte des processus de sublimation : les moyens sont investis aux dépens de l'objet.

Les destins psychiques de l'emprise couvrent l'ensemble des secteurs d'investissement, de l'apprentissage à la création. Ces destins, nous l'avons vu avec G.

de MAUPASSANT, sont porteurs des traces, et des ratés, des conditions de satisfaction premières. En proposant, à la suite de J.GUILLAUMIN, l'idée d'un opérateur négatif nous avons essayé de montrer que le travail d'emprise est inachevable. Il se donne à lui-même ses objets sous forme de projets à cerner, investiguer ou créer. Le reste ou la trace du non-mère, dans la perspective de C.LE GUEN, ou l'opérateur négatif, dans la ligne de J.GUILLAUMIN, forment les "objets" de l'emprise. Ce sont des objets à réduire, à contrôler et à introjecter pour reprendre l'expression de S.FERENCZI.

Le médium malléable, tel que R.ROUSSILLON le définit, forme l'**objet paradygmatic** du travail de l'emprise transformatrice et introjective. Il peut être envisagé comme objet buté(e) dans tous les sens du terme, objet déplacé et décalé qui échappe à l'emprise du maternel dans la ligne de F.PASCHE.

Le jeu de la bobine, **modèle princeps** du travail de l'emprise, peut alors se développer, à partir de ses préconditions nécessaires, en une série de boucles élaboratives qui trouvent leur point d'achoppement ou de butée dans l'expérience de miroir. Le déploiement des objets de l'emprise "bien tempérée" suppose alors un support frontal, un projet dont la "dé-saisie", dans le dispositif analytique par exemple, est tolérée.

La mise en travail de l'altérité, de cette partie du moi qui lui échappe, nous amène au dernier pôle.

La butée originare douloureuse dépasse en intensité et en profondeur toutes les douleurs suscitées par les séparations et les deuils ultérieurs. L'emprise, comme "formant" de la pulsion, selon l'expression de P.DENIS, est fondamentalement marquée par la perte. Le couple emprise-perte constitue un destin, au sens classique du "fatum".

La déchirure primordiale, qui n'est réductible ni au "traumatisme de la naissance"

ni au développement psychogénétique de l'autonomie, est inscrite au coeur même de l'investissement. Ce noyau de perte forme l'ombilic que l'emprise, inlassablement et par tous les moyens, tente de combler. Elle est la poussée pulsionnelle qui tend à l'abolition de toute altérité et au retour dans le sein maternel. Mais cette forme de "retour", au sens de J.GILLIBERT, se présente comme un "aller". En projetant ses objets devant elle l'emprise vise un objet frontal passé et perdu. Porteuse des traces de sa propre satisfaction l'emprise est fondamentalement une emprise de vie. En recherche avide de son passé manqué elle se présente comme une machine folle.

Parvenu au terme de ce travail un certain nombre de problématiques restent en suspens.

Nous avons effleuré la première à travers la question des auto-érotismes. Deux voies d'approche semblent possibles pour aborder la question du narcissisme originaire. L'une déplace la notion de narcissisme primaire en direction du couple dissymétrique mère-enfant. Cette piste, ouverte par FREUD en 1911, se développe à travers les notions d'identité primaire proposée par P.LUQUET et d'homosexualité primaire avancée par E.KESTEMBERG. L'autre voie parcourt les travaux de D.W.WINNICOTT et peut être formulée comme "narcissisme primaire subjectif". Mais c'est davantage la question du narcissisme secondaire, pris à l'objet, qu'interroge la notion d'emprise.

Il serait intéressant, à partir de là, de repérer les rôles précis du travail d'emprise et de la double butée de l'objet. Nous avons supposé que, dans l'autisme infantile, l'emprise transformatrice et introjective échoue radicalement dans son travail à l'égard de l'objet. La forme d'emprise "auto-centrée" qui en découle, proche de ce que C. et S.BOTELLA désignent comme autoérotismes primaires, serait à interroger dans son devenir et ses destins. Nous pensons en particulier aux approches de D.MELTZER ou G.HAAG et aux formes d'évolution

d'allure obsessionnelle de certains enfants "sortis" de l'autisme. Dans la même ligne on pourrait reprendre, beaucoup plus précisément que nous ne l'avons fait, l'approche de P.FEDERN sur les frontières du moi en lien avec les travaux de P.C.RACAMIER autour de la perversion narcissique.

Dans toutes ces situations la boucle initiale entre travail d'emprise et expérience de satisfaction s'avère profondément défailante. Nous proposons donc de développer les vues de R.DOREY sur le couple emprise-maîtrise dans le sens d'une problématisation générale de la place du travail d'emprise dans les divers champs psychopathologiques.

Une autre problématique concerne le travail d'emprise dans la cure. Les propositions avancées ne constituent qu'une première approximation. Il serait en effet nécessaire d'interroger spécifiquement les destins de l'emprise dans des dispositifs variés. Mais ce sont peut-être les différentes formes d'emprise exercées par l'analyste qui méritent une étude particulière. On peut en effet se demander si certaines pratiques fondées sur la dénonciation de l'emprise du cadre ne "réalisent" pas l'emprise suprême de l'analyste sur le patient.

Dans une perspective plus "historique" nous nous proposons d'interroger spécifiquement "l'invention" théorique de l'emprise en lien avec l'abandon progressif des pratiques hypnotiques. Nous pensons pouvoir montrer, par exemple, que Dora est sous l'emprise interprétative de FREUD et que cette relation d'emprise insuffisamment médiatisée par le cadre rend compte, en partie, de la fin prématurée de la cure.

Un dernier point, d'ordre théorique, devrait faire l'objet de réflexions ultérieures. En proposant de considérer l'emprise comme "poussée" pulsionnelle nous l'assimilons plus ou moins au "drang" freudien. Les destins de la contrainte dans l'oeuvre de FREUD ont été

récemment envisagés par R.KAES mais en dehors de la problématique de l'emprise. De son côté, P.DENIS avance l'hypothèse de deux formants pulsionnels, l'un en emprise et l'autre en satisfaction. Ces vues nous orientent dans trois directions complémentaires.

La première est d'ordre théorique et concerne l'influence directe et indirecte de la pensée de SCHOPENHAUER sur les conceptions de FREUD relatives à l'emprise. La poussée et la contrainte, la force d'emprise et ses destins pourraient être interrogées sous l'angle de la "volonté" et de la "représentation".

La deuxième concerne la notion de butée. Proche du concept de "versagung" elle autorise une approche de la conflictualité inhérente au psychisme. On pourrait alors proposer un tripôle entre le "drang", la "versagung" et l'expérience de satisfaction ou "befriedigung".

La dernière piste relève de la notion de "verlust" analysée par J.GUILLAUMIN. L'emprise joue dialectiquement avec la perte dont elle mesure les effets et forme la mémoire. En introduisant la notion de destin dans le titre de notre travail nous avons marqué à la fois la référence aux destins pulsionnels envisagés par FREUD et à l'inévitable déchirure de la perte fondatrice. C'est donc la place centrale de l'expérience dépressive dans le fonctionnement psychique qui pourrait être interrogée à partir de l'emprise et de ses destins.

L'emprise est ainsi un analyseur de l'histoire du sujet et de son émergence à la vie psychique. Elle est un écho bruyant ou tranquille du "big bang" originare. Connectée à la déchirure inhérente de l'être, l'emprise est, dans tous les sens du terme, l'arme de la perte.